

# Rose

45<sup>ème</sup> jour de confinement.

45<sup>ème</sup> jour sans un appel

45<sup>ème</sup> jour sans une visite

Je suis assise là sur la berge à contempler ce que je pense être le plus beau paysage au monde. Je sens les embruns et le roulis des vagues. Le soleil joue à cache-cache avec les nuages mais mes épaules se réchauffent un peu. Emmitouflée dans mon manteau noir, le nez dans mon écharpe, je m'imagine ce qu'est le monde au-delà de cette immensité.

Autour de moi, comme une étoile, au loin, s'étendent les falaises, faites de craie et de roche, qui s'étirent pour mieux atteindre Etretat ou Dieppe. C'est l'histoire qui nous regarde du haut de ces monstres de pierre, tantôt ayant l'air de dominer la mer souvent démontée et tantôt l'air d'être si fragile sur le point de s'effriter jusqu'à s'engloutir dans les eaux troubles.

Ma rêverie est interrompue par le bruit assourdissant des vagues, toutes plus déchainées les unes que les autres, qui emmènent avec elles, d'un va et vient continu et millénaire, les milliers de galets qui ornent la plage de Veules-les-Roses.

La plage a beaucoup changé ici. Quand Pierre et moi sommes venus le lendemain de notre mariage, la digue venait tout juste d'être bétonnée. C'est ici que nous avons appris à Antoine, notre fils unique, à faire du vélo. Pour le récompenser, nous avons mangé une crêpe au sucre tous les trois et nous étions assis là ; juste là où je suis assise maintenant.

Veules-les-Roses ... Mon enfance, ma jeunesse, mon mariage, mes enfants et ... ma solitude.

J'ai quatre-vingt-quatre ans et moi aussi comme ce petit bout de paradis normand je m'appelle Rose. Une rose ça se bichonne, ça embellit une maison, ça représente l'amour et ça meurt si elle n'est pas choyée.

Aujourd'hui j'ai décidé de faire le bilan de ma vie car je veux qu'elle s'arrête.

Il semble que je ne manque à personne.

Et c'est ici à Veules-les-Roses que j'ai écrit les plus belles pages de ma vie, les plus beaux souvenirs de ma longue vie avec tous mes amours qui sont partis aujourd'hui. Il ne me reste que toi. Toi, mon vieux carnet qui m'a suivi tout au long de ces années. En te parcourant, je constate que mon écriture a changé, que ma plume s'est faite plus rapide, plus sincère aussi. Je crois que quand j'écrivais adolescente je voulais que l'on me lise. Alors mes confessions sont faites d'allégories, d'emphases et de références à d'autres.

Adulte et vieillissante, mes textes se font plus rares et beaucoup moins travaillés mais beaucoup plus sincères, comme relatant les grandes périodes de ma vie non plus pour laisser une trace mais pour parler à un ami fidèle et imaginaire.

Tu m'as accompagnée à travers des décennies ; toi qui as souvent été mouillé par mes larmes ; toi qui ne me quitteras plus jusqu'à mon dernier souffle.

M'asseoir ici au bord de la mer, en ce jeudi 30 avril 2020 n'est pas sans raison car il y a soixante ans, jour pour jour, je perdais maman. J'étais jeune mariée, déjà maman d'un petit Antoine et ma vie a basculé. Revenir ici c'est me rappeler combien maman me manque en ce cruel jour anniversaire.

C'est me rappeler l'époque où, enfant, avec mon frère et ma sœur, elle nous emmenait nous promener ici et que nous courions sur les galets, s'arrêtant souvent pour ramasser les plus gros, où en rentrant à la maison, nous les peignons pour les offrir à nos parents.

Mais notre famille a été marquée par le drame quand, à l'âge de neuf ans, Lison et Luc, mon frère et ma sœur sont mort noyés dans le ruisseau Le Robec, qui coulait dans le village à Fontaine sous Préaux, près de Rouen. Moi j'étais avec maman chez ma tante et papa s'occupait des bêtes dans notre ferme. Ce sont les cris de la voisine, Aimée, qui ont alerté papa qui s'est précipité et a découvert les corps des jumeaux, flottant dans le Robec main dans la main.

Depuis ce deuil, Papa avait fait de la bouteille sa meilleure amie pour finalement sombrer et maman s'est enfoncé dans la folie, perdant la raison toujours un peu plus jusqu'à être enfermée dans ce que l'on appelait alors un asile. Avant, nous étions une famille unie, aimante et soudée. Quand les petits sont morts, tout a changé. J'ai perdu ma famille, je suis devenue une autre et j'ai grandi sans repères, plus vite que les autres enfants.

A mes vingt ans, lors de mon mariage, maman était internée et n'était pas là. J'avais enterré papa deux ans plus tôt. Un an plus tard, maman fut retrouvée morte étouffée sur son lit, avec autour de son cou les lanières de son drap.

On m'a beaucoup dit que le temps faisait passer les souffrances ... Du haut de mes quatre-vingt-quatre ans, je ne cesse de penser à maman qui me manque tant. Aujourd'hui mon mari Pierre est décédé et Antoine est parti vivre de l'autre côté de l'océan Atlantique.

Je suis devenue une vieille femme, avec toute ma tête. Même la vieillesse ne m'aura pas permis de pouvoir effacer mes souvenirs. Je me souviens trop bien de tout ce qui me rend si malheureuse. Je ne veux plus être de ce monde qui ne me ressemble plus. Ce monde où pour parler à mes petits-enfants, je dois parler à travers une fenêtre Skype puisqu'ils sont si loin de moi.

De mon promontoire, je vois des dizaines de mouettes se laissant bercer par les flots des vagues me faisant penser à la douceur de vivre. Elles se laissent guider vers le large, vers un lointain qui nous éloigne du temps présent et des soucis quotidiens.

Mon âge avancé, ma solitude et ma tristesse me donnent envie de partir au gré du vent ; mon corps flottant sur cette immensité bleue pour m'avalier au creux d'une vague.

Je vais sortir du confinement plus tôt que les autres. Je ne mourrais pas de ce virus, mais je me meurs à petit feu de la solitude.

Je marche quelques instants, mes jambes me portent encore. Je m'approche de la falaise. Je vois défiler les visages de ceux que j'aime. Comme mon frère et ma soeur, je n'ai jamais appris à nager.

Je saute.

J'étais Rose.

Trop fanée pour que l'on m'effeuille.

Trop piquante pour que l'on me cueille.